



MYRIAM ANISSIMOV,  
*Les yeux bordés  
de reconnaissance*, récit,  
Seuil, 237 p.

Tout commence par la vision à laquelle elle ne peut se soustraire du film de Laszlo Nemes, *Le Fils de Saul*, première spectatrice de la première séance dans une salle des Champs-Élysées. Et voilà Myriam replongée, en dépit des exhortations maternelles de mettre un terme à son obsession des Juifs et de la Shoah, dans ces « vieilles histoires » de la guerre. La deuxième scène remonte à la jeunesse de Myriam, quand elle vendait des *shmatte*s au marché aux Pucés de Paris, *shmatte*s qu'elle allait négocier dans les entrepôts des frères Zalsmann. D'où venaient ces beaux vêtements de soie ou de cuir, ces robes, ces chemisiers, ces chemises de nuit rétro ? C'est progressivement qu'elle découvre qu'ils viennent d'Allemagne et, avant cela, du *Kanada* d'Auschwitz, ce lieu où l'on récupérait, triait, raccommoait les effets laissés sur la rampe par les déportés. Vont suivre trois récits personnels, dont deux vraies rencontres avec des personnages très différents l'un de l'autre et pourtant également bouleversants. Le premier est l'écrivain Romain Gary, invité comme elle dans les studios de la télévision pour une émission ringarde de milieu d'après-midi. Lui, dans la maturité, si beau, si célèbre, si « *klass* ». Un dandy, un seigneur énigmatique et arrogant. Elle, pas grand-chose encore, mais assurément jolie fille et dûment pomponnée. Et, à l'heure du thé, face à face, dans son vaste appartement presque vide de la rue du Bac, Gary de lui donner le même conseil que sa mère, mais pour d'autres raisons : « *Laisse tomber, tu vas gâcher ta vie. Personne n'a envie d'entendre parler de ça. Ils ne veulent surtout pas entendre parler de ça* ». Je laisse au lecteur le soin de découvrir la fin de l'aventure et même si « aventure » il y eut. L'aventure fut d'un tout autre ordre. L'aveu d'un terrifiant secret.

La deuxième figure exceptionnelle qui constitue ce récit est le chef d'orchestre, le maestro d'origine roumaine Sergiu Celibidache qui avait étudié à Berlin de 1936 à 1945, quand tout le monde musical allemand fut aryanisé. Lui-même, ce maestro, était le disciple d'un maître bouddhiste zen, un certain Tao Chün, ce qui lui permit sans doute de rester *zen* devant la persécution et l'extermination des Juifs de Berlin. C'est à la faveur d'une rencontre décisive, amoureuse, que Myriam va connaître Sergiu Celibidache, le mentor d'Emmanuel Moskowitz, son nouvel amoureux, lui-même chef d'orchestre. Ils rendent visite au maestro dans son appartement parisien, et le retrouvent bientôt à Zurich pour assister à des répétitions et à ses cours sur la « phénoménologie de la musique » parmi ses disciples envoûtés par leur maître-gourou aux longs cheveux blancs. Là encore, nous laissons au lecteur le soin de découvrir l'issue de l'« aventure ».

Mais c'est le troisième volet de ce triptyque, le plus bref, qui est sans doute le plus important aux yeux de la narratrice. Il s'agit de son oncle maternel, jeune violoniste de 17 ans, disparu sans laisser de trace durant l'été 1940, et dont Myriam, patiemment, obsessionnellement, tente de reconstituer l'itinéraire tragique. Jusqu'au camp d'extermination de Sobibor. ☉

« Ce continuum était notre religion : tailleur, machine à coudre, juif, se refaire, s'enfuir, tout cela faisait partie pour nous d'une seule et même histoire ». Quand un livre commence ainsi, pourquoi ai-je aussitôt le sentiment que ce livre est pour moi, que ces mots d'adressent à moi, me parlent dans une intimité à peine communicable et commune pourtant à un certain nombre de gens qui portent en eux la mémoire du *shmatte*s ? Car c'est de cela que nous entretient ici Nathalie Skowronek : le chiffon, le vêtement, le tissu, la confection, la fourrure. Au fil des décennies, on a changé de métier, mais le *shmatte*s est resté au centre : tailleur, puis confectionneur pour femmes, puis, rêve suprême réalisé, commerçant. La familiarité de l'auteur avec ce domaine est une longue histoire, qui remonte à Lili, son arrière-grand-mère originaire de Varsovie, venue s'installer à Charleroi vers 1920, et va jusqu'aux magasins de ses parents à Gand, dans la Veldstraat. Les peaux, la fourrure, et toujours les machines à coudre. Elle est née dedans, comme d'autres dans le vin, la banque ou la rue. Consommer, dans la famille, n'était pas un mal, bien au contraire. C'était le bonheur lui-même. Lili allait répétant : « *Le malheur, on connaît. Si on essayait autre chose ?* » Ils ont essayé, de toutes leurs forces, de toutes leur âme. Par le travail. Seul le travail comptait. On ne connaissait pas d'autres valeurs. Le réel, c'était cela : le travail. Vie et monde sans transcendance. Car on n'imagine pas une autre vie, un autre monde. L'art n'existe pas, la politique non plus. Le monde est ainsi fait, de toute éternité. Ce milieu est très conformiste, en somme. On est sur terre pour prospérer, et voilà tout. Comme dit Lili : « *Le malheur, on connaît !* ». Il n'est pas étonnant que Nathalie Skowronek soit devenue écrivain : comme on sait, les mots « texte » et « tissu » ont la même racine. Fidèle à ses aïeux qui cousaient les pièces de tissu, ce sont les mots qu'elle coud ensemble, à la main ou à la machine, faisant du *shmatte*s un objet de littérature. Qui l'eût cru ? Du coup, on quitte le prêt-à-porter pour le sur-mesure. Oui, avec la littérature, le monde est définitivement « sur-mesure ». ☉



NATHALIE SKOWRONEK,  
*Un monde sur mesure*,  
Grasset, 189 p.